

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 218. — SAMEDI, 7 JUILLET 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



UN RAYON DE PRINTEMPS. — TABLEAU DE M. E. VICKYZ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 JUILLET 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — La pensée, le cœur, la volonté, par Paul Janet. — Esquisses de mœurs, par M. L'Ecuyer. — Conseil de toilette, par Cousine Jeanne. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Les premiers soins. — Récréations de la famille. — Feuilletons : L'Expiation. — Pauline.

GRAVURES : Un rayon de printemps. — Les mois fleuris : Juillet. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## CINQUANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 7 JUILLET, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Les Allemands ont un aplomb incroyable. Un de leurs journaux, le *Kolnisch Zeitung*, vient de découvrir la véritable cause de l'extension du peuple canadien dans les provinces de Québec et d'Ontario.

Jusqu'à présent, on avait toujours cru que les familles canadiennes étant très nombreuses et laborieuses, il était naturel que les enfants, arrivés à l'âge d'homme, se fissent une place au soleil et arrivassent à refouler devant eux l'élément anglo-saxon qui s'en va peu à peu des bords du Saint-Laurent pour gagner l'Ouest, mais là n'est pas la véritable ni la seule cause de notre accroissement, et c'est ce journal de Cologne qui vient de trouver la clef de l'énigme.

Le principal facteur de l'expansion de la race canadienne française est, d'après ce savant, le clergé, le clergé qui prête à nos cultivateurs des sommes énormes, plus de cent millions, paraît-il, sans intérêt, dans le seul but d'exproprier les terres possédées par les Anglais, les Écossais et les Irlandais.

Certes, voilà une découverte! et si son auteur n'est pas décoré de l'Aigle noir, il faut avouer que le gouvernement de Guillaume II, le "guerrier pacifique", comme on le nomme déjà, est bien peu reconnaissant.

Voilà cependant comment on écrit l'histoire!

Au fond, c'est simplement l'Allemand protestant qui cherche à donner un coup d'épingle aux Français catholiques.

\*\* Le soleil de juin semble avoir troublé nombre de cervelles, et ce désordre de l'encéphale humain a eu de mauvais résultat.

Parmi les crimes auxquels il a donné lieu on a remarqué :

Un assa-sinat commis par un jeune homme qui, sans aucune provocation, a tué un des amis de sa famille auquel il reprochait, sans raison sérieuse, de vouloir s'emparer de son héritage futur.

L'accusé buvait ou du moins avait bu beaucoup, de sorte que le crime dont il s'est rendu coupable semble être la résultante de deux passions : l'ivrognerie et l'intérêt.

Son avocat va essayer de faire passer son client pour fou.

Le second coupable est un Sauvage, de Caughnawaga, qui s'est brûlé la cervelle parce que son père s'opposait à son mariage avec une jeune peau-rouge pour des raisons quelconques.

C'est la vieille, vieille histoire, le choix du jeune homme n'était peut-être pas ce qu'il aurait dû être—je n'en sais rien—mais on ne raisonne pas avec l'amour, et Molière a exprimé cette pensée d'une manière charmante quand il a dit :

... L'on voit les amants vanter toujours leur choix ;  
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable.  
Et dans l'objet aimé tout leur paraît aimable.  
Ils comptent les défauts pour des perfections,  
Et savent y donner de favorables noms :  
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;  
La noire a faire peur, une brune adorable ;  
La maigre a de la taille et de la liberté ;  
La grosse est, dans son port, pleine de majesté ;  
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,  
Est mise sous le nom de beauté négligée ;  
La géante paraît une déesse aux yeux ;  
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;  
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne,  
La fourbe a de l'esprit ; la sottise est toute bonne ;  
La trop grande paroleuse est d'agréable d'humeur.  
Et la muette garde une honnête pudeur,  
C'est ainsi qu'un amant, dût l'amour être extrême,  
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

\*\* Deux Américains ont été arrêtés à Montréal, où ils s'étaient réfugiés après avoir vidé la caisse qui leur était confiée ; l'un d'eux, novice sans doute, n'avait pris que trois mille piastres ; mais l'autre opérait en grand et s'était annexé un demi-million.

Ces messieurs étaient installés à l'hôtel Windsor, sous de faux noms, et s'apprétaient à faire bombance quand la police est venue déranger leurs petits calculs.

Le caissier est un bipède qui aime beaucoup les voyages, et le libre échange le plus parfait existe entre le Canada et les États-Unis pour cet article.

Les directeurs de grandes maisons de commerce ou d'institutions financières ont beau faire, il arrive toujours des accidents.

A ce propos, vous connaissez sans doute l'anecdote suivante qui fait voir combien la classe des caissiers semble sujette à caution à nombre de gens.

Un jour, un boulevardier quelconque rencontre un de ses amis :

— Et que fait donc votre frère ?

— Il est attaché à la caisse des Dépôts et Consignations...

— Tiens ! on les attache donc maintenant !... Bonne précaution !...

\*\* Le soleil a aussi échauffé quelques citoyens d'un petit village, le côteau Saint-Louis, qui ont la réputation d'avoir la tête près du bonnet.

Il y a eu grand tapage, nombre de coups de poings donnés et rendus, des yeux pochés, et finalement arrestation de plusieurs amis du désordre.

Ainsi que cela arrive souvent, ceux qui ont fait le plus de bruit dans cette affaire se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas.

Il s'agissait d'un règlement soumis au vote des propriétaires fonciers qui seuls avaient voix au chapitre. Tout alla bien le premier jour, mais le lendemain, comme le règlement déplaisait à beaucoup de locataires, ils décidèrent purement et simplement que l'on ne voterait plus et, joi-

gnant l'action à la parole, ils bloquèrent l'hôtel de ville. Les coups de poings ne se firent pas attendre et, la bagarre devenant sérieuse, la police de Montréal dut s'en mêler.

Tout cela est très fâcheux, car, quelque raison que pouvaient avoir les protestataires de s'opposer au règlement proposé, il ne leur était pas permis de recourir à des arguments aussi frappants que ceux qu'ils ont employés.

La doctrine de Bismarck : « la force prime le droit, » n'est pas admise en Canada.

\*\* Dois-je attribuer au soleil d'été la singulière manie qu'ont plusieurs de nos compatriotes de se faire décorer d'ordres de chevalerie baroques et ultra-fantaisistes ?

Il y a eu dernièrement à Montréal une fournée de chevaliers de l'Ordre Royal de Mélusine, de Sauveteurs des Alpes Maritimes et de je ne sais quoi encore...

Comme je connais la plupart des ordres fondés pour récompenser le mérite, et que c'est la première fois que j'entends parler des chevaliers de Mélusine, j'ai feuilleté Larousse et j'ai trouvé les renseignements suivants qui sont très vagues, mais qui s'appliquent peut-être à ceux dont il s'agit :

« Ces chevaliers se distinguent généralement par les caractères suivants : bec long, grêle, comprimé sur les côtés, ordinairement droit, quelquefois un peu retroussé, ferme à la pointe et mou à la base, ayant la mandibule supérieure légèrement recourbée vers l'extrémité ; sillon nasal ne dépassant pas la moitié de la longueur du bec ; narines linéaires, basales ; languet filiforme, très pointue ; torsos grêles, d'un quart plus longs que le tibia ; quatre doigts ; la livrée d'été est toujours plus brillante que celle d'hiver. Du reste, ces oiseaux..... »

Mais je patauge, il s'agit d'oiseaux, je suis en pleine ornithologie et par conséquent très loin de mon sujet.

Je cherche ailleurs, je consulte les dictionnaires, les encyclopédies, et ne trouve nulle trace de l'ordre de Mélusine, mais on m'affirme que Don Quichotte en faisait partie.

Ce sont peut-être des jaloux qui font courir ce bruit.

\*\* Quoiqu'il en soit, je puis cependant vous renseigner sur Mélusine ; c'est déjà quelque chose.

Mélusine était la protectrice de la maison de Lusignan, et la plus célèbre de toutes les fées de la mythologie française. Jean d'Arras, auteur de la légende de Mélusine, dit qu'elle était fille de Pessine et d'Elinas, roi d'Albanie. De concert avec ses deux sœurs jumelles, elle renferma son père dans la montagne de Brundelois. Pessine, irritée, la condamna à être moitié femme et moitié serpent, tous les samedis, (c'est-à-dire tous les jours où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît), et fée jusqu'au jugement dernier, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui voulût l'épouser, et qui consentit à ne jamais la voir le jour de sa métamorphose. (On dit que plusieurs des chevaliers nouvellement nommés à Montréal auraient été très disposés à y consentir, moyennant une dot convenable).

Mélusine rencontra en se promenant dans les bois Raymondin, comte de Forez, qui, épris de ses charmes, ne tarda pas à la prendre pour femme. Elle bâtit alors le château de Lusignan, et devint mère de huit enfants, dont le plus célèbre est Geoffroy à la grand'dent.

Malheureusement, Raymondin était curieux. Un samedi—LE MONDE ILLUSTRÉ ne paraissait pas à cette époque—il fit avec son épée un trou dans la cloison de la chambre de Mélusine et la vit avec sa queue de serpent. Mélusine poussant un cri, s'envola tout à coup par la fenêtre. Une seconde légende, mais plus récente, rapporte qu'elle se réfugia en Dauphiné, dans la fameuse grotte de Sassenage, au milieu de laquelle se trouvent deux cuves creusées dans le rocher, et qui, à sec pendant toute l'année, se remplissent d'eau le jour des Rois.

Mélusine leur communique le don de prophétie, et épousa le seigneur de Sassenage, dont elle eut un fils qui perpétua sa race, etc...

Bref, vous voyez que cette Mélusine était une

pas grand chose, pour ne pas dire une rien du tout, mais cela n'empêche pas que nombre de familles nobles aient tenu à honneur de descendre de cette moitié de serpent—les jours où LE MONDE ILLUSTRÉ paraît, le samedi, ne l'oubliez pas—et qui avait deux maris.

Et c'est le nom de ce monstre que l'on a donné à l'ordre en question.

Il paraît aussi, on l'annonce au moins, que la princesse de Lusignan, qui est complètement inconnue, va venir au Canada.

Si vous voulez devenir chevalier de Mélusine, cela ne coûte pas cher, et il suffit de prouver qu'on a une araignée dans le plafond, on est admis tout de suite.

Enfin, c'est une manie inoffensive, il y a de très braves gens qui en font partie, et mieux vaut encore être chevalier de Mélusine que chevalier d'industrie, comme les caissiers américains dont je vous parlais tout à l'heure, mais si vous vous enrôlez dans la légion de la princesse, ne le dites pas, ayez la modestie de l'humble violette.

\*.\* Les républicains des Etats-Unis viennent de s'assembler pour choisir dans leur parti un candidat au poste de président de la plus vaste république du globe, et tout s'est très bien passé.

Vous savez que c'est le général Harrison qui a eu le plus grand nombre de suffrages, et je ne vous aurais sans doute pas parlé de cet événement qui nous touche peu, si je n'avais remarqué un fait assez intéressant.

Un des membres de la convention, M. Boutelle—un singulier nom dont on est tenté de mouiller les LL—alors que tout était fini, c'est-à-dire, que le président et le vice-président étaient choisis, demanda à proposer une résolution.

Grand tapage, protestations, la proposition n'est pas réglementaire, il est trop tard, pas moyen de sauter ainsi à pieds joints sur les usages, quand enfin un délégué saisi d'une inspiration subite dit qu'il serait peut-être bon de savoir de quoi il s'agissait et on décida de laisser lire la proposition.

M. Boutelle—j'ai toujours envie de l'appeler Bouteille—s'exprima alors ainsi :

« Le premier but de tous les gouvernements est la vertu et la sobriété du peuple et la pureté de leurs foyers. Le parti républicain sympathise cordialement avec tous les efforts sages et bien dirigés pour encourager la tempérance et la moralité. »

Bonne! Bonne!!

On croit rêver en lisant cet axiôme de M. de la Palisse, et je me demande dans quel état moral et physique devait se trouver l'auteur de pareille proposition.

Comme s'il existait un parti, au monde, qui oserait déployer le drapeau de l'intempérance et de l'immoralité.

J'ignore ce qu'il adviendra aux prochaines élections américaines et je m'inquiète peu de savoir qui, des républicains ou des démocrates, l'emportera, mais je sais que ces derniers sont actuellement au pouvoir et que les autres n'y sont pas, ce qui signifie que les uns veulent se mettre à la place des autres, car ainsi que le disait très bien madame de Staël : « Le parti qui domine le plus est celui qui demande des places. »

Malgré l'indiscutable vérité de la première partie de la proposition de M. Boutelle, il ne faudrait pas croire qu'elle ait été acceptée par tout le monde et que les membres de la convention l'aient adoptée à l'unanimité, car il s'est trouvé un délégué, un sur huit cents, qui a protesté, sans rien dire et en ne se levant pas, puisque le vote a été pris par assis et levé.

Les journaux américains ne nous donnent pas le nom du protestataire, et la chose est vraiment fâcheuse, car l'histoire aurait intérêt à garder le nom de ce républicain (selon le sens qu'on attache à ce mot aux Etats-Unis), qui avoue ingénument que la tempérance et la moralité n'ont rien à faire avec l'art de gouverner les peuples.

Enfin! L'Amérique est le pays des étonnements!

\*.\* Grâce à Dieu, la nouvelle de la mort de M. de Lesseps n'était qu'un simple canard que des spéculateurs avaient fait lever afin de mieux voler d'autres amateurs de jeux de bourse.

Pendant qu'on répandait la nouvelle qui fit bientôt le tour du monde, le grand ingénieur français se promenait tranquillement au Bois de Boulogne, avec une partie de sa nombreuse famille, les neuf filles qu'il a de son second mariage.

Autrefois, le canard était un produit qui appartenait essentiellement aux journalistes, qui faisaient assaut d'imagination pour trouver l'énormité la plus invraisemblable, aujourd'hui les tripoteurs de fonds s'en mêle, et il faut que ça paie, comme on dit si élégamment chez nous.

Le fameux serpent de mer, dont tous les journaux du globe racontent encore périodiquement l'apparition, est un des canards qui ont eu le plus de succès. C'est un journal de Paris, le *Constitutionnel*, qui l'a inventé il y a quelque cinquante ans.

Un autre canard ébouriffant est celui qui fut publié vers la même époque par un journaliste belge.

Il raconta un jour qu'il venait de se faire une expérience très intéressante et bien propre à caractériser l'étonnante voracité du canard.

Vingt de ces volatiles étaient réunis, disait-il, on hacha l'un d'eux avec ses plumes et on le servit aux autres qui le dévorèrent gloutonnement. On immola le deuxième qui eut le même sort, puis le troisième, et enfin successivement tous les canards, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un seul, qui se trouva ainsi avoir avalé les dix-neuf autres dans un temps déterminé et très court.

L'histoire eut un succès invraisemblable, fit le tour de l'Europe et parcourut le Nouveau-Monde, où elle fut encore agrémentée à l'américaine.

Un journaliste anglais de Montréal—je ne vous dirai pas qu'il a ses bureaux rue Saint-Jacques, vous pourriez deviner son nom—me disait un jour quand je lui reprochais de faire abus de fausses nouvelles :

—Vous n'avez pas la véritable vocation du journaliste-reporter; je publie aujourd'hui que le clocher de telle église va tomber, je contredis la chose demain, cela fait deux nouvelles. On me reproduit, on en parle partout et longtemps, et un beau jour vous entendez dire gravement :

« Vous savez, le clocher de l'église St X..., il n'est pas solide, il a failli déjà tomber, je l'ai vu dans le *Puff*. »

Et cela fait une réclame à mon journal.

Et c'est bien vrai tout de même que cela lui fait une fameuse réclame!

O Réclame! que de crimes on commet pour toi!

*Leon Tiden*

NOS GRAVURES

UN RAYON DE PRINTEMPS

I

Moi, j'ai dit aux pommiers : « O pommiers blancs et roses, Dites-moi donc pourquoi vous êtes si fleuris ? Oh ! pourquoi maintenant, vous jadis si moroses, Avez-vous tant de fleurs au bout de vos bras gris ? »

Et les pommiers m'ont dit en me montrant leurs branches : « Ah ! c'est que, vois-tu bien, nous sommes très jaloux : Nous avons vu ta belle et ses menottes blanches, Et nous tâchons d'avoir des mains comme elle, nous ! »

II

Moi, j'ai dit aux cieux bleus : « Cieux peuplés d'hirondelles, Cieux aujourd'hui si purs, hier si nébuleux, Cieux tendres, cieux de mai, cieux pleins d'astres et d'ailes, Dites-moi donc pourquoi vous vous faites si bleus ? »

Et les cieux bleus m'ont dit, dans un de leurs murmures : « Ah ! c'est que vois-tu bien, homme au destin si doux, Nous avons vu ta belle et ses prunelles pures : Alors nous tâchons d'être aussi bleus qu'elles, nous ! »

III

Moi, j'ai dit à la Terre : « O madone bénie, Terre sur qui je vois tant de fleurs odorer, Terre pleine d'amour et de joie infinie Dites-moi donc pourquoi vous me faites pleurer ? »

Et la Terre m'a dit : « Pleure, homme aux yeux moroses ! Car tes deux bras ont beau serrer avec émoi Ta belle aux yeux si bleus, ta belle aux mains si roses, Un jour aussi, vois-tu, je la serrerais, moi ! »

JEAN RAMEAU.

LES MOIS FLEURIS : JUILLET

Des cerises, des pavots, des oiseaux.—Ce qui plaît au goût, charme les yeux et les oreilles— Une pauvrette rustique, son tablier plein du fruit délicieux, un couple amoureux cheminant au clair de la lune.—L'enfance d'une part, la jeunesse de l'autre.—Tels sont les éléments de la charmante composition de M. Habert-Dys, qui représente le mois de juillet sous un de ses plus riant aspects. Nous n'insisterons pas. Notre gravure, par la grâce et l'originalité de son arrangement, où les principaux sujets se trouvent encadrés dans les baies sphériques du fruit de la saison, par le spirituel mélange des corolles et des feuillages formant d'originales arabesques, est réjouissante par elle-même en donnant à la fois l'idée de ce qui brille, de ce qui chante, de ce qui rafraîchit le cœur et les lèvres.

LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ

PAR la pensée, l'âme s'élève à ce qu'il y a de plus grand, à la plus haute idée que l'on puisse concevoir, celle d'un être supérieur à la nature et à l'esprit, au monde physique et au monde moral, cause unique et ineffable de tout ce qui est.

A la pensée s'associe naturellement le cœur ou la faculté d'aimer.

Le cœur est le principe de l'union et de la communauté entre les hommes. Le cœur seul fait une union durable; c'est lui qui crée une famille en maintenant dans la vie commune les parents et les enfants; c'est lui qui fait la société: car, s'il est vrai que les hommes sont ruinés par le besoin, il est également séparé par le besoin même, et il serait aussi bien un principe de guerre qu'un principe d'union, si les hommes ne s'aimaient naturellement les uns les autres; enfin, par le cœur, l'homme s'unit à la nature, à l'invisible, à l'idéal, à l'infini même, et il s'associe sa propre vie à la source éternelle de toute vie et de toute existence.

Mais si le cœur était seul dans l'homme, il serait à craindre qu'il ne l'entraînât à détruire et à perdre sa propre existence, sa vie individuelle dans la vie d'autrui: ce qui serait un mal; car la diversité n'est pas moins nécessaire aux choses que l'unité; c'est à quoi remédie la volonté, principe d'individualité, de liberté, de résistance, de lutte, de responsabilité; principe de l'énergie virile, de la vraie force humaine, non plus cette force des passions, semblable aux forces physiques par sa violence et son aveuglement, mais de la force éclairée, qui se connaît, qui se possède, qui se commande, et dont la plus haute manifestation est la vertu.

Par la vertu, l'homme ne se contente plus de comprendre l'ordre, il le crée; c'est lui-même qui devient créateur à son tour; il devient en quelque sorte créateur de lui-même, en subordonnant les principes de son être, et les actions qui en émanent, à une idée antérieurement conçue, l'idée de la perfection et de l'excellence.

Tel est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, et, pour l'acquérir, il n'est pas nécessaire de posséder la richesse ou la puissance; il suffit d'un bon cœur, d'une raison droite, d'une ferme volonté.

PAUL JANET, Membre de l'Institut de France.

Au téléphone : « Allo ! allo ! marquise... êtes-vous-là ? J'ai besoin de vous parler... » « Comment ? C'est vous, baron... attendez... je ne suis pas habillée... » « Ça ne fait rien... parlez-moi tout de même... je me retournerai. »

Au catéchisme : Le curé interroge le fils d'un riche banquier. « Voyons ! comment distinguerez-vous une bonne action d'une mauvaise ? » « Rien de plus simple, M. le curé; les bonnes actions montent et les mauvaises baissent. »



LES MOIS FLEURIS : JUILLET. — COMPOSITION DE M. P. FERT-DYS

ESQUISSES DE MŒURS

# UN MONOMANE

*Audaces fortuna jurat.*

I

**V**OYEZ-VOUS, tout ce que vous venez de me dire prouve tout simplement que vous êtes un niais ; et que, moi, pour vous écouter, je suis encore plus niais que vous. Voilà.

—Eh ! oui, voilà un aveu qui honore votre modestie, dit Maurice en jetant un éclat de rire qui fit tinter les vitres mal cimentées de l'appartement. Mais, ne nous brouillons pas, que diable. Je suis venu ici avec les intentions les plus sympathiques, les plus paisibles ; et j'espère bien, non seulement j'espère, mais j'ai la conviction que l'avenir vous prouvera, plus évidemment que mes paroles, la pureté de mes convoitises.

—L'avenir ? Vous êtes prophète, vous ?

—Pourquoi pas ?

M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain.

—De sorte, ajouta-t-il, que vous persistez à dire que vous aurez ma fille malgré moi ?

—Pardon, je dis que vous finirez par me la donner avec la meilleure volonté du monde, ce qui fait toute la différence.

—Eh bien, écoutez, jeune homme, je vais vous faire une prédiction, moi aussi. Si jamais Pierre Millard vous accorde sa fille, vous irez le dire à Rome.

—Nous irons ensemble. Il y a longtemps que je désire voir la ville Eternelle pour y admirer les monuments des premiers artistes du monde. Et votre demoiselle qui aime tant la belle et touchante musique entendra celle du divin Palestrina et autres ; et pour vous même, M. Millard, qui avez, je le sais, un faible pour les reliques de l'antiquité, ce voyage sera aussi plein de charme.

Ce persiflage mettait le bonhomme sur des charbons ardents.

—Ne vous emportez pas, M. Millard ; on sait que vous avez un goût éclairé pour tout ce qui tient aux beaux-arts.

Maurice savait que c'était, chez le bonhomme, la corde la plus sensible à toucher. Il ajouta :

—Il me plairait de faire le voyage avec votre charmante fille et un homme aussi spirituel que vous.

M. Millard se rengorgeait.

—Il me plairait. Peuh ! il s'en manque joliment que nous obtenions tout ce qui nous plaît, fit-il.

—C'est vrai, mais, sérieusement, je vous parais donc bien exigeant, bien prétentieux ?

—A-t-on jamais ouï dire prétention plus sotté ! Vous oubliez que ma fille a déjà refusé les partis les plus avantageux ?

—Qu'est-ce que cela fait ?

—Voilà une question, par exemple...

—N'a-t-on pas vu déjà des jeunes filles aussi bien douées que la vôtre épouser leur laquais ? Je suppose que vous ne trouvez pas de similitude entre ce dernier et moi. Après tout, je ne

vois pas où serait la mésalliance. Ma généalogie vaut bien la vôtre. Je ne suis pas riche, il est vrai ; mais je puis le devenir. J'ai du cœur et des aptitudes, Dieu merci. Au reste, ce n'est pas la fortune qui fait toujours les meilleurs mariages.

—Propos de tête folle, gâtée par les romans, dit dédaigneusement le bonhomme.

—Et tenez, pour piquer au plus court et ne pas aller par quatre chemins, j'aime votre fille et j'ai la présomption de croire que je ne lui déplais pas et qu'elle est loin de partager vos vues.

Elle vous l'a dit ?

—Il y a des choses qu'on ne dit pas toujours de suite, mais qu'on devine. Et vous verrez, M. Millard, que vous finirez par dire comme nous.

—Jamais. Enfin c'est trop parler pour ne rien dire ; et je vous prie de me laisser à mes affaires et de ne plus troubler la paix de mon intérieur. A-t-on l'idée d'une pareille audace...

—Au revoir, M. Millard ; au revoir futur beau-père.

II



M. Millard leva le bras et lança au jeune homme un regard de malicieux dédain.—(Page 77, col. 1).

Voici ce qui avait donné lieu à cette première entrevue de Maurice avec M. Millard.

Quelques jours avant, Pierre et Louis étaient à veiller chez Maurice et ne savaient trop comment tuer le temps. Les deux premiers pratiquaient comme avocats et Maurice comme médecin. Pratiquaient, c'est-à-dire, quand il y avait des clients. Généralement la boutique n'était pas achalandée.

Ils passaient régulièrement leurs soirées ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Amis sincères qu'on ne trouve que dans les déshérités de la fortune,

Donc, ce soir-là, après avoir épuisé tous les sujets de conversation, ils bâillaient à se disloquer la mâchoire.

—Ne trouvez-vous pas, vous autres, dit Maurice, que la vie de garçon est bien fastidieuse,

surtout pour de pauvres Sires comme nous qui n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres ?

—Sans contestation ; mais le moyen d'y remédier ?

—Parbleu, le moyen est tout trouvé. Et, moi qui vous parle, je vais vous donner l'exemple...

—Ah ! bah, firent les deux autres avec une visible incrédulité.

—Vous ne le croyez pas ? Je ne suis on ne peut plus sérieux. Dans un mois, jour pour jour, vous viendrez ici et nous enterrerons ma vie de célibataire. Mais, d'ici là, j'espère que vous me laisserez toute ma liberté.

Ce ne fut pas seulement de l'étonnement chez Pierre et Louis ; ce fut presque de la stupeur.

—Diable ! dit Pierre, est-ce que tu aurais hérité d'un oncle d'Amérique ?

—Non pas, j'hériterai plus tard de mon beau-père.

—Que tu connais ?

—Dame, puisque je vais épouser sa fille.

—S'il n'y avait pas d'indiscrétion...

—Pas du tout ; je puis vous nommer ma future épouse ; seulement, jusqu'à ce qu'elle le soit, je compte sur votre parfaite discrétion. Vous connaissez le proverbe : il faut mourir pour être loué et se marier pour être calomnié.

—Entin, le nom, le nom de madame ?

—Mademoiselle Eugénie Millard.

—Mon cher, dit Louis, la fille du bonhomme Millard, c'est à peu près comme qui dirait un Gibraltar à prendre.

—On le prendra.

—Mais, ajouta Pierre, tu ne connais donc pas le vieux ?

—Parfaitement.

—Un vieux ladre qui se croit sorti de la cuisine de Jupiter, parce qu'il a le carrosse d'un de ses débiteurs qu'il a ruiné.

—Je sais cela.

—Qu'il a presque promis sa fille à Leroux, parce qu'il est riche, ce garçon-là.

—Ce Leroux, dit Maurice, est une espèce d'imbécile qui ne saurait me gêner ; j'en ferai promptement justice.

—Mais tu ne la connais pas du tout, cette jeune fille ?

—Qu'en savez-vous ?

—Tu l'as déjà rencontrée ?

—Sans doute.

—Tu lui a parlé ?

—J'ai déjà ébauché une déclaration.

—Et puis ?

—Et puis, je me suis convaincu que je pouvais espérer.

—Elle te l'a dit ?

—Pas en parole ; mais n'y a-t-il pas le langage des yeux, souvent beaucoup plus ex-

pressif que tous les aveux les plus charmants.

—Oui, mais nous en revenons toujours là : le bonhomme, le bonhomme, voilà la pierre d'achoppement. J'aimerais autant m'adresser au...

Louis n'acheva pas.

—Au diable, n'est ce pas, dit Maurice. C'est ce que je vais éprouver ces jours-ci ; car je vais lui demander sa fille en mariage. J'aime que les choses se fassent rondement.

—J'ai bien peur qu'elles ne se fassent que trop rondement, mais pas dans le sens que tu l'espères.

Et voilà pourquoi, un bon jour, Maurice s'était fait une toilette éblouissante et s'était présenté chez M. Millard et, sans chercher ni détours ni circonlocutions, lui avait déclaré ses noms et prénoms, exposé sa situation financière et lui avait déclaré ses espérances et ses prétentions, dans le plus beau langage du monde.

On vient de voir quel fut le premier résultat, le premier succès de cette démarche d'une hardiesse inouïe.

## III

Pierre Millard était quinteux, bourru, très misanthrope à ses heures. Il avait éprouvé dans le commerce des pertes assez considérables, ce qui avait aigri son cœur, naturellement bon. Malgré ces revers, il avait sauvé du naufrage une assez jolie fortune. On le disait avare, mais c'était un peu exagéré. A certains jours, quand on savait le prendre et que les douleurs rhumatismales ne le faisaient pas trop souffrir, il était d'une grande bienveillance pour les souffreteux ; et ceux qui vivaient dans son intimité pouvaient citer à son acquit des traits de charité vraiment admirables.

Le bonhomme avait une manie, bien inoffensive d'ailleurs. Il avait la passion, non pas des antiquités, mais des antiquailles, ce qui, quoiqu'en dit Maurice, n'était pas l'indice d'un goût bien épuré. Seulement, M. Millard avait ses prétentions là-dessus, et bien venus étaient ceux qui choyaient ces prétentions ; parce que M. Millard avait la conviction que tous les objets de bric à brac qu'il avait accumulés, dans son cabinet *ad hoc*, pouvaient, au dire des connaisseurs, constituer un musée précieux. Réellement, sauf quelques articles de valeur, ce ne pouvait être qu'un fouillis de vieilleries les plus disparates. Tout cela ne coûtait pas cher et, aux yeux de M. Millard, c'était tout simplement splendide. Et ceux qui étaient admis à visiter ce sanctuaire devaient s'extasier, à peine d'encourir les disgrâces et les rancunes du propriétaire.

Madame Millard était la femme accomplie. Elle remplissait avec amour ses devoirs de femme dévouée, de mère et d'épouse sans reproches. Tous les jours se passaient dans la pratique des vertus modestes : le gouvernement de sa maison avec une sage économie et tous les principes d'une religion sans pruderie. Jamais femme n'éleva plus haut l'amour conjugal, la tendresse maternelle et la bonté pour tous ceux qui avaient quelque relation dans la maison.

Eugénie était, au moral, l'*alter ego* de sa mère. Avec cela, jolie, gentille au besoin, d'une douceur et inaltérable gaîté, l'idole de son père dont elle faisait ordinairement ce qu'elle voulait avec ces délicieuses chatteringes dont les cœurs bons et expansifs ont le secret.

C'est sur cette charmante enfant que Maurice avait fondé ses plus chères espérances, car, hâtons-nous de le dire, les considérations matérielles, pécuniaires, n'entraient pour rien dans les convoitises du jeune homme. C'était un excellent cœur que Maurice. Et pour faire son chemin dans la société, rien ne lui manquait, ni les aptitudes, ni les talents, ni les lumières ; rien ne lui manquait que l'expérience et... la chance.

Ah ! la chance. On a beau dire, c'est la clef qui ouvre tous les avenir ; car cette chance a bien des noms, bien des synonymes. Quelque bien doué que vous soyez, quelques dispositions que vous ayez par le travail, vous réussirez rarement dans le monde, si la chance, sous quelque forme que vous la conceviez, ne vous ouvre la porte et ne vous conduise par la main jusqu'à ce qu'elle vous ait indiqué où est le trésor auquel vous donnerez le nom que vous voudrez.

## IV

—Au revoir, avait dit Maurice en laissant M. Millard.

On conçoit que cet audacieux défi avait porté l'exaspération du bonhomme jusqu'au délire. Il était effrayant à voir avec ses cheveux hérissés, à pic sur le crâne, les yeux presque sortis de leur orbite, les lèvres convulsionnées. M. Millard était formidable dans ses emportements, mais ça ne durait qu'un instant, comme le passage d'une trombe. Il avait heurté un petit guéridon sur lequel était une vieille lampe, une relique, disait-il, laquelle était tombée et s'était brisée en éclats. Ce fut ce bruit insolite qui attira madame Millard.

M. Millard entraînait rarement dans ces accès de rage folle ; mais il ne fallait pas quelque chose de bien extraordinaire pour troubler la béate quiétude du bonhomme. Madame Millard savait cela, de sorte qu'elle s'en inquiétait peu ; car elle ne

tardait pas à dissiper ces mauvais nuages qui assombrissaient le foyer domestique. Elle avait toujours dans son excellent cœur un légitime infatigable pour ces petites blessures de son cher époux.

—Mon Dieu, dit elle, de sa voix la plus suave, qu'y a-t-il donc, mon cher Pitro. Vous voilà méconnaissable. Comment pouvez-vous, homme sensé, raisonnable, vous livrer à d'aussi mauvaises passions.

—Ce que j'ai ; mais c'est incroyable, je vous dis que c'est monstrueux, voilà.

—Vous avez encore passé la nuit dans l'insomnie, avec tout le *pataclan* de vos vieilleries.

—Vous blasphémez, madame.

—Et vous avez probablement rêvé à la bête aux sept têtes. Réveillez-vous, mon ami. Voyons, mon petit Pitro, soyons sage. Dites à votre petite femme ce qui vous chagrine ; vous savez que, d'ordinaire, elle est bon médecin pour les maladies du cœur.

—Quand je te répète, Eulalie, que c'est une chose presque invraisemblable ; c'est comme celle dont parlait une fois madame de Sévigné qui ne trouvait pas assez d'adjectifs pour la raconter.

—Eh, mon cher, madame de Sévigné aimait quelquefois à faire du sentiment et du style, et elle le faisait bien ; mais elle savait consoler aussi.

—Quand on pense, continua M. Millard, un peu radouci, que j'ai été assez bête, c'est le mot, pour ne pas avoir, de prime abord, flanqué cet animal là à la porte.

—Des gros mots, allons, ce n'est pas joli.

—Tiens ; je devrais prendre des gants blancs, probablement. En vérité, Eulalie, avec tes petits airs d'aménité et de sainte nitouche, tu es parfois ridicule.

—Voyons, quand tu auras épuisé ton répertoire d'insanités, tu viendras au fait, peut-être.

—M'y voici ; autant me débarasser de suite de ce poids qui me brise le cœur. Si je te disais qu'on est venu me demander la petite en mariage.

—La petite ?

—Oui, la petite, à nous, Eugénie.

—Eh bien ?

—Comment, eh bien ! Ça te paraît tout simple ; tu prends cela d'un air...

—Enfin, ce sont de ces choses qui arrivent, mon cher.

—Comment ! un homme que je n'ai jamais vu, ni connu...

—C'est différent.

—Tu es bien bonne, en vérité.

—C'est que, mon vieux, il y a de ces natures impétueuses, prime-sautières, qui, pour atteindre plus promptement la réalisation de leurs désirs, voudraient briser du coup tous les obstacles. Tels ces chaux fougues qui brûlent le pavé pour arriver plus vite au terme de leur course. Et peut-on savoir le nom de ce nouveau don Juan ?

—Tout simplement ce petit Maurice C., qui, faute de malade à tuer, voudrait se refaire d'une autre manière. Mais ce n'est pas tout.

—Ah ! il y a autre chose ?

—Il prétend, ce malotru, que la petite lui a donné des espérances.

—Bah ! ils en sont tous là, ces jeunes gens ; ils ont toujours comme cela des espérances en réserve. Et qui n'en a pas, d'espérances. Seulement, il arrive malheureusement que ces espérances sont souvent fallacieuses.

—Tu dis malheureusement ?...

—Sans doute, je parle en général. Toi-même, mon cher Pitro, n'as-tu pas fait souvent ces beaux rêves que la réalité a brisés ?

—Cependant, ce jeune escogriffe me paraît positif. Ne s'est-il pas rencontré quelque part avec Eugénie ?

*Eugénie Laë Eugénie*

(A suivre)

Lu sur l'album d'un dentiste :

« Ne vous faites jamais arracher toutes vos dents : le jour où vous vous marieriez, vous ne pourriez plus vous en mordre les doigts ! »

## CONSEILS DE TOILETTE

Les femmes bien élevées hésitent de plus en plus à recourir aux teintures. Seules, celles qui, par profession artistiques, par exemple, redoutent de blanchir, se résignent à cet ennuyeux et dangereux emploi. La meilleure preuve de ce retour au bon goût est que les grands coiffeurs consacrent des vitrines entières à l'exposition de leurs postiches gris ou blancs, depuis qu'on a reconnu combien ces chevelures sont plus seyantes que les couleurs artificielles.

Adoptez plutôt, en blanchissant, l'usage d'un léger velouté de poudre, d'iris si vous voulez. On jette avec une houpe, au hasard, sur la tête, à sa toilette du soir, et l'on brosse le lendemain matin. De cette façon, aucune parcelle ne tombe malproprement sur les effets. Enfin, cette pratique a l'immense avantage de nettoyer la tête et d'arrêter la chute des cheveux.

Les ongles étant la parure de la main, il faut absolument les soigner. Il est superflu d'aller jusqu'à l'emploi de l'émail et du polissoire, mais il est indispensable de les couper régulièrement, en recherchant la forme étroite et longue, ainsi que de les débarrasser des petites peaux qui en obstruent l'amande.

On repoussera celles-ci " toutes les fois " qu'on se lavera les mains, d'un coup de pouce caché sous la serviette. Cette habitude prise ne coûte pas vingt secondes de temps. En commençant ces pratiques si simples à peu près vers l'âge de quatorze ou quinze ans, quand l'ongle est assez dur pour les supporter, on acquerra sûrement des bouts de doigts effilés selon les exigences de l'élégance.

La main restera douce et blanche si on évite l'eau chaude, l'emploi inutile du savon que l'on remplacera par un peu de poudre d'iris, lorsqu'on n'a besoin que de se rafraîchir l'épiderme et non absolument de le nettoyer.

Trois ou quatre gouttes de glycérine préparée par le pharmacien, avec une légère addition d'acide phénique, versées chaque soir dans le creux de la main et étendues par une légère friction, seront le remède souverain aux altérations de la peau en hiver.

COUSINE JEANNE.

**Les arbres à lait.**—Des bois entiers de carité viennent d'être découverts, dans les vallées du Sénégal et du haut Niger. La carité est l'arbre à beurre des habitants de ces localités ; il est pour eux d'une grande ressource. Sa ressemblance avec le chêne est frappante ; mais son fruit est tout différent du gland. Le fruit de la carité est comme du beurre, et son apparence est celle de l'intérieur d'un marron ; sa couleur est blanche, et sa saveur est exquise ; on le ramasse en très grande quantité. On met ce fruit dans le four, pour le faire sécher, et on brise la coque, pour en extraire la chaire, qu'on transforme en pâte en la pétrissant ; ensuite on place cette pâte dans un récipient, contenant de l'eau froide ; on bat le tout, pour faire monter le beurre au-dessus de l'eau. Un second battage rend le beurre compact. Les populations du Sénégal et du Niger consomment journellement le beurre de carité ; mais non seulement il est employé pour la cuisine, mais encore pour l'éclairage à la lampe et pour la fabrication du savon de toilette. Les femmes enduisent leurs cheveux avec cette pâte. Le point de fusion de ce beurre végétal est assez élevé, ce qui est un avantage pour ces pays chauds. Suivant l'opinion du commandant Gaierie, ce beurre pourrait être consommé en Europe, où on pourrait l'utiliser encore pour faire des bougies. Ce dernier emploi serait certainement avantageux, puisqu'il existe des grandes forêts de carités sur les rives du Niger. L'Afrique produit aussi l'arbre à lait ou à tabayba. Son suc est excellent et abondant ; il constitue une boisson rafraîchissante et une nourriture fort saine. On fait couler le suc en pratiquant simplement une incision dans l'écorce. A la Guyane anglaise, on connaît aussi un arbre à lait : c'est le *hya-by*, bien préférable au tabayba, de l'Afrique. Il paraît que le *hya-by* coupé aux bords des rivières et des lacs où il croît, blanchit leurs eaux pendant une heure au moins.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES — (Suite)

Heureuses les maîtresses de maison qui possèdent une fille déjà grande, une sœur cadette, une jeune parente, sur laquelle elle peut se décharger de certains soins au salon. Le gracieux aide-camp est tout à fait précieux, au moment du départ d'une visiteuse, par exemple, quand il reste d'autres personnes autour de la dame du logis. Celle-ci ne peut se détacher du cercle pour reconduire chaque femme l'une après l'autre, et il lui est pénible de ne pas les accompagner, pour la raison qu'il faut au visiteur une extrême aisance, un grand usage du monde pour ne pas éprouver au moins un léger sentiment de gêne, pendant le temps qu'il met à traverser seul le salon et à ouvrir la porte... Car toutes les maisons ne sont pas pourvues de laquais, qui écartent les portes devant celui qui sort, avertis qu'ils sont par la sonnette électrique sur laquelle le pied de leur maîtresse a pesé.

Dans quelques maisons exigeuses, le mari ou le fils est toujours là, au jour de réception, pour reconduire les dames et les mettre en voiture; pour accompagner les visiteurs masculins.

On attend une légère accalmie dans la conversation pour quitter un salon. On en profite alors rapidement, pour saluer la maîtresse de la maison, s'incliner circulairement et disparaître avec promptitude... qu'on soit reconduit ou non. Dans le premier cas, il ne faut pas accaparer celui qui nous accompagne et dont la présence est nécessaire au salon; dans le second on doit soustraire, au plus vite, la dame du logis à l'impression désagréable dont nous avons parlé.

Si la maîtresse de la maison est seule pour faire les honneurs de son salon, et qu'elle ait des hommes en visite chez elle, ceux-ci doivent savoir qu'il leur faut ouvrir la porte à toutes les dames qui quittent le salon, alors même qu'ils ne les connaissent pas. Nous avons indiqué la manière dont un maître de maison agit chez lui, ne souffrant pas qu'aucun visiteur trouve seul son chemin, ni ouvre lui-même les portes.

Nous dirons plus tard comment la maîtresse de la maison doit diriger la conversation. Achevons de tracer quelques-unes des règles secondaires... et cependant essentielles.

Les personnes qui font des visites sont tenues de se présenter dans leur plus élégante toilette de ville. Quand on va en voiture, le costume peut déployer (côté féminin), un luxe, une originalité que doivent s'interdire les femmes qui vont à pied. Mais ces dernières, dans leur toilette plus discrète et moins élégante, feront l'honneur de leurs plus beaux atours à la personne qui les reçoit. Nous n'entendons pas interdire l'accès des salons aux femmes simplement vêtues, mais toute simplicité est relative. Si l'on n'a que des robes modestes, on choisit, parmi ces robes, la plus fraîche, la plus jolie. Une tenue extrêmement soignée est d'obligation absolue pour tout le monde.

Les hommes portent le complet (sauf pour les visites de cérémonie), jusqu'à six heures du soir. Après cette heure, la redingote ou l'habit.

De même qu'on fait la plus belle toilette pour aller en visite, de même on doit faire "sa plus belle figure," c'est-à-dire que, si l'on se sent en disposition grincheuse, triste ou querelleuse et qu'on ait pas assez de force pour se dominer, il faut rester chez soi. Rien ne peut dispenser des frais de gaieté, d'obligeance, d'amabilité, d'esprit... si l'on en possède. Le rôle de celui qui reçoit serait extrêmement pénible et fatigant en présence de gens maussades, froids, désagréables.

Il est très impoli d'affecter un air glacial à l'égard des autres visiteurs que l'on a tiouvés où qu'arrivent après vous. Beaucoup de gens prétendent éviter ainsi des relations qu'ils ne souhaitent pas d'établir. Eh! mon Dieu! on ne

vous fera pas violence, on n'enfoncera pas votre porte. Armez-vous de réserve vis-à-vis des personnes indiscrettes, exubérantes, mais ne vous croyez pas obligés de faire une tête de pôle Nord: vous pouvez sourire, croyez-moi. Si les gens paraissent vous prendre d'assaut, veulent percer votre intimité, insinuent qu'ils désireraient être reçus chez vous et vous voir chez eux, invoquez des prétextes polis pour garder votre liberté d'action, ayez l'air de ne pas comprendre, de ne pas entendre, détournez tout doucement ce courant trop rapide de sympathie. Avec du tact et de la volonté, on maintient les importuns dans les bornes où ils doivent rester, et pas n'est besoin pour cela de prendre un ton bourru ou impertinent.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LE COUP DE SOLEIL

Symptômes. — L'individu atteint de coup de soleil se plaint d'une forte douleur à la tête, douleur souvent accompagnée de fièvre et de soif; il sent des élancements et des battements qui le gênent beaucoup; les yeux secs et étincelants ne peuvent supporter la lumière. Certains malades ont des convulsions, d'autres tombent dans l'assoupiement ou sont tourmentés par l'insomnie et pris de délire. La peau du visage, du crâne ou de toute autre partie paraît sèche et comme brûlée. Les sueurs sont abondantes et suivies d'un grand accablement. Les malades éprouvent de l'anxiété et refusent les aliments et quelquefois même les boissons.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle porte l'action du soleil. Il suffit quelquefois de s'exposer au soleil pendant un temps plus ou moins long pour éprouver dans les bras, les jambes, les cuisses, les reins ou dans toute autre partie du corps un sentiment de chaleur sèche, une raideur considérable, des douleurs violentes, etc.

L'insolation n'est pas toujours suivie et accompagnée d'aussi graves accidents. Elle se borne assz souvent à un rhume de cerveau, à un mal de gorge ou de tête avec un peu de sécheresse dans les yeux.

En attendant le médecin. — Aération, lotions froides, boissons fraîches et légèrement excitantes, friction de la peau et sinapisme aux extrémités.

LE BON CONSEILLER.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

VICTOR ROY, ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de le pour frais de poste. Envoyez de suite et reprenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO., 514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS. — Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorte, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal. — Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX. — Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie. de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'arthrite aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe. No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Charmante Attraction!

Pour se procurer les objets nécessaires pour dresser sa table avec goût, il faut aller chez DENEAU, au grand magasin de vaisselle



50 nouveaux services à diner, patrons et couleurs différents: 100 morceaux pour \$9.

Un beau service à déjeuner -- 44 morceaux pour \$9.75.

Nouveaux set de chambre -- rien de plus chic -- de \$2.10, \$2.20 et \$2.25.

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

Paine's Celery Compound

GUERIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et du foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies des rognons.

NERFS FAIBLES

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ est un tonique pour les nerfs qui ne faillit jamais. Il contient du Céléri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les désordres nerveux.

LE RHUMATISME

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et rétablit en une condition sanitaire les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ mène promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPEPSIE

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens

WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop. MONTREAL, QUEBEC.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 402.—CHARADE

A l'oiseau gracieux une nature amie  
Accorde mon Premier.  
Du verbe mon Second la femme est l'ennemie,  
Nul ne peut le nier.  
Mon Tout, génie profond, durant toute sa vie,  
Défendit l'opprimé.

No 403.—ENIGME

Un pont bâti de perles s'élève au-dessus  
d'une mer grisâtre ; il se bâtit en un clin  
d'œil et monte à une hauteur qui donne le  
vertige.

Les plus hauts navires, les plus hauts mâts  
passent sous son arche ; lui-même n'a encore  
porté nul charge, et dès que tu approches, il  
semble fuir.

Il ne naît qu'avec le torrent, et disparaît  
sitôt que les ondes tarissent.

Dis-nous où se trouve ce pont, et qui l'a  
construit avec tant d'art ?

SOLUTIONS :

No 398 — C A D I  
A V E  
D E  
I

No 399.—Le mot est : Santé.  
No 400.—Le mot est : Cor-don.  
No 401.—Étincelle.

ONT DEVINÉ :

Mlle A. Charland, Sainte-Cunegonde ; V.  
Guilbault, Montréal ; F. Denoncourt, Saint-  
Hyacinthe.

Abonnez-vous au MONDE  
ILLUSTRE, le plus complet et le  
meilleur marché des journaux lit-  
téraires du Canada.

Certificat quant à l'efficacité de  
l'Eau de St-Léon

La lettre suivante s'explique par elle-même.  
*Chers Messieurs,*

Depuis trois ans j'ai souffert de la terrible  
maladie appelée la dyspepsie, et j'en ai telle-  
ment souffert qu'il m'était presque impossible  
de prendre la nourriture et surtout de la viande.  
Ayant entendu parler des différentes guérisons  
causées par l'Eau de St Léon, j'ai commencé à  
en faire usage régulièrement en en prenant  
deux ou trois verres par jour après les repas, et  
maintenant je mange ce qui me plaît et jouis  
d'une parfaite santé que j'attribue à l'eau de  
St-Léon qui est la plus merveilleuse de toutes  
les eaux minérales, je conseille à tous ceux qui  
souffrent d'aucune maladie de se servir de  
l'eau St-Léon et je suis certain qu'ils seront  
guéris.

LOUIS LAROSE

Maitre masson, 32 rue Artillery, Québec.

LA CIF. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(FRATISSSES DES SOEURS) MONTREAL

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2 50 ; 3 mois, \$1 25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

5708



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF



Voitures d'Enfants !!

Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'A \$50

CHEZ

Wm. KING & Cie.

652—RUE CRAIG—652

A LA PHARMACIE DU PEUPLE CASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains.

Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Lauren

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 JUILLET PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00  
DEUXIEME SERIE..... 0.25

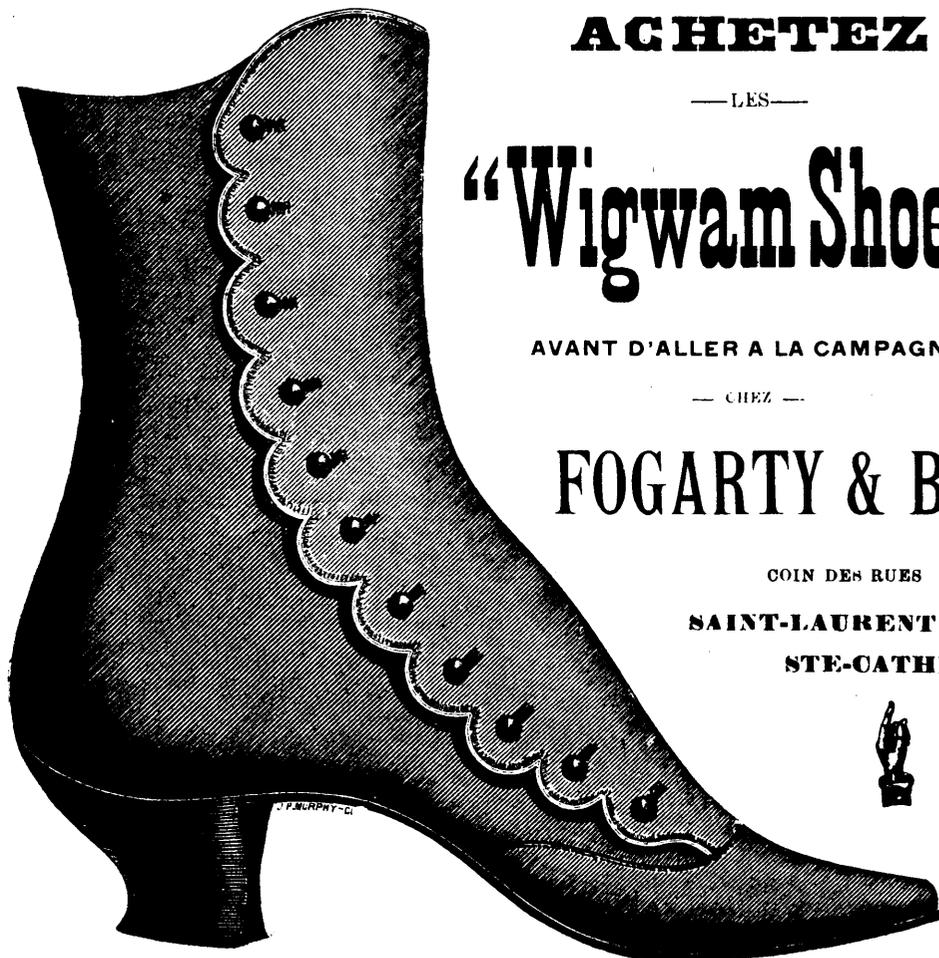
Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

Les Chaussures en Kid : \$1.00



ACHETEZ

—LES—

“Wigwam Shoes”

AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET  
STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid \$1.00

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 juillet 1888

## L'EXPIATION

## DEUXIÈME PARTIE

## III.—UNE RENCONTRE

L s'arrêta pour juger de l'effet qu'il voulait produire, et ses yeux perçants fouillèrent la physionomie du vieillard, qui se borna à répondre avec indifférence :

—En effet, ces Guides sont très utiles.

L'officier ne se tint pas pour satisfait :

—Vous allez à Madrid, je suppose ?

—Oui, j'ai l'intention de m'y fixer.

—Moi aussi : et j'espère avoir le plaisir de vous y revoir.

—Je vous remercie : mais je m'attends à être très occupé dès que je me serai refait une clientèle.

—Vous êtes avocat ?

—Non, médecin.

—C'est une profession qui absorbe, en effet, tous les instants et dans laquelle, malheureusement on ne sème des bienfaits que pour récolter le plus souvent que de l'ingratitude.

—Seriez-vous un confrère ?

—Oh ! non, je ne m'entends pas à guérir un simple rhume, mais j'ai un profond respect pour tous ceux qui se dévouent à l'humanité.

Il y eut quelques moments de silence.

—Pardonnez-moi une indiscretion, dit tout à coup le vieillard qui avait paru réfléchir longtemps. Je voudrais conserver le souvenir de votre nom.

—Je m'appelle le colonel Séverin.

—Et moi le docteur Monterey.

Le vieillard souligna ces mots d'un imperceptible sourire.

Les deux voyageurs s'arrêtaient à Saragosse et choisirent le même hôtel. Ils visitèrent ensemble les rues et les monuments de la ville. Le lendemain ils prirent tous deux le même train pour se rendre à Madrid. Comme il arrive fréquemment en voyage, la liaison fortuite s'était accentuée et avait pris un certain caractère d'intimité apparente, quoique le vieillard et l'officier ne se fussent pas départis de la réserve accoutumée entre gens qui ne se connaissent pas encore assez pour se faire de sérieuses confidences. De Saragosse à Madrid, le compartiment s'était successivement rempli, à peu près vidé, puis rempli de nouveau. La conversation était devenue plus animée et générale, roulant principalement sur les voyages. Le docteur Monterey parlait de l'Amérique qu'il paraissait beaucoup connaître ; le colonel Séverin de la plupart des capitales de l'Europe où il avait, disait-il, séjourné plus ou moins longtemps. Quand le train fut sur le point d'atteindre Madrid, le docteur dit amicalement :

—Je soupçonne, colonel, que pas plus que moi vous n'avez choisi d'avance votre hôtel ?

—En effet..

—Si nous faisons comme à Saragosse ?

—Volontiers.

Ils feuilletèrent ensemble le Guide.

—Hôtel des Péninsules, rue d'Alcala, dit le colonel au bout d'un instant

—Soit, je ne connais pas l'hôtel, mais la rue me convient.

—J'ai un motif personnel pour lui donner la préférence.

—Je n'en ai aucun pour me loger ailleurs, et puisque nous sommes tous deux en quelque sorte des étrangers à Madrid, nous gagnerons probablement l'un et l'autre à ne pas nous séparer.

Le train était arrêté. Les deux voyageurs descendirent, hélèrent une voiture et se firent conduire à la Fonda où on leur donna, sur leur demande, deux chambres contiguës.

Le surlendemain, le docteur Monterey s'apprêtait à sortir de bonne heure, comme il avait fait la veille, lorsqu'on frappa deux petits coups discrets à sa porte. Un instant après il vit entrer

—A quel prix ?

—Hélas ! à un prix dérisoire. Le commerce ne va pas, les événements politiques, la mauvaise récolte, la cherté des vivres, l'incertitude de l'avenir, tout paralyse les affaires. Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, l'énorme différence de valeur qu'il y a entre le bijou que l'on achète et celui que l'on est forcé de vendre.

—Enfin quelle offre fait-on ?

—Cinquante mille francs.

—Les brillants seuls valent cela.

—J'ai vu dix joailliers, les plus importants de la capitale ; il n'y en a qu'un qui veuille les acheter.

—J'accepte les cinquante mille francs.

Les yeux de don Tobias brillèrent comme ceux de la belette quand elle tient un pauvre petit oiseau entre les dents. Il allait faire une observation lorsque le docteur l'arrêta :

—J'ai un autre service à vous demander, don Tobias. Je dois quitter Madrid ce matin même et m'absenter une dizaine de jours. Pouvez-vous,

dans ce court intervalle, vous charger de me trouver au centre de la capitale un appartement de huit à dix mille réaux de loyer. Je suis médecin et je tiens avant tout à bien recevoir mes clients. Je voudrais, au retour de mon voyage, me loger chez moi et y trouver tout installé : les domestiques, le valet de chambre, le cuisinier le cocher prêts à me servir, la voiture remise et le cheval en état d'être attelé sur l'heure.

Cette fois, les yeux écarquillés de don Tobias exprimaient l'ébahissement. Cependant il s'abstint de réflexions et d'une voix de fausset :

—Tous ces préparatifs peuvent se faire évidemment en dix jours, mais lorsqu'on veut acheter vite, il y a peu de temps pour marchander.

—Vous paierez ce que l'on vous demandera.

Et sans attendre la réponse du juif de plus en plus interloqué :

—Tenez, dit le docteur en ouvrant sa cassette de fer et en y prenant un papier plié, voici les quatre émeraudes, les douze perles et les deux brillants. Vous garderez les cinquante mille francs que le joaillier vous paiera en échange de ces bijoux et vous emploierez la somme à u mieux de mes intérêts.

Don Tobias prit le paquet, l'ouvrit, en contempla le contenu avec des regards émerveillés, et le repliant ensuite avec soin, il le serra dans sa poche ; puis, joignant les deux mains avec un geste de



Ils soulevèrent la pierre à l'aide du levier.—(Voir page 14, col. 2.)

un petit homme maigre, rachitique, au teint pâle, aux traits parcheminés, au nez en bec d'aigle, saillant entre deux yeux vifs et verts. Ce personnage, dont l'attitude obséquieuse et le costume râpé trahissaient, à première vue, un fils d'Israël, s'inclina respectueusement presque jusqu'à terre et remit au docteur une carte de visite froissée et crasseuse.

—Vous êtes plus exact que je ne l'aurais cru, don Tobias, dit Monterey, en promenant un regard d'inspection sur le visiteur. Dois-je en augurer que vous avez déjà réussi dans vos démarches ?

—Cela dépend de la réponse que vous ferez, caballero, aux offres de la personne qui, après bien des difficultés, s'est décidée à prendre les quatre émeraudes, les douze perles dont une noire et les deux brillants...

vénération :

—Dieu me vienne en aide ! senor Monterey, dit-il, je n'aurais jamais cru, si je ne venais de le voir de mes yeux, qu'un homme pût à lui seul posséder une collection de pierres précieuses aussi riches et aussi nombreuses que celles dont vous semblez vous défaire avec le sang d'un archi-millionnaire.

Le docteur reconduisit jusqu'à la porte le disciple de Moïse qui se confondit en protestations de dévouement.

Presque aussitôt après, il fit appeler le garçon de l'hôtel, lui recommanda de prévenir le colonel Séverin qu'il désirait déjeuner avec lui et sortit à pas lents en hochant la tête.

A midi, les deux voyageurs se trouvaient réunis — Mon cher colonel, dit Monterey, je voulais vous avertir de mon départ.

—Les voyages ne vous fatiguent point, paraît-il. A peine arrivé, vous vous remettez en route.

—Je ne ferai qu'une absence de huit ou dix jours. La Biscaye et les Pyrénées françaises ne sont pas au bout du monde.

—La Biscaye ! les Pyrénées !

—Mon itinéraire semble vous étonner, colonel ?

—Non ; ce qui m'a fait pousser cette double exclamation, c'est la coïncidence de nos projets. J'allais moi-même, avant d'être prévenu par vous, docteur, vous annoncer que je pars ce soir pour la même destination.

—Vous !

En disant ce mot dont l'intonation trahissait sa surprise, Monterey attacha sur son compagnon un regard perçant, qui cherchait à sonder la pensée intime du colonel.

—Votre stupéfaction paraît aussi grande que la mienne, dit l'officier français.

—En effet, et comme j'aime à être franc, je vous demanderai tout de suite pourquoi vous allez aux Pyrénées.

—Je n'ai aucune raison pour vous en faire un mystère. Je me rends à la vallée de la Bidassoa, où j'espère retrouver quelqu'un avec qui j'ai hâte de causer.

Monterey eut un geste de perplexité qui n'échappa point au colonel.

—Vous semblez préoccupé, docteur ? dit Séverin. Désirez-vous que nous fassions, une fois de plus, route ensemble, au moins jusqu'à Pampelune où nous pourrions nous séparer si vous allez vers la montagne.

—Je vais aux environs de Balboa.

—Et moi à Urrugne.

Le docteur fit un soubresaut et, saisissant les deux mains de son interlocuteur avec anxiété.

—Colonel, demanda-t-il d'une voix haletante, avez-vous connu autrefois la duchesse Térésa de Balboa ?

Ce fut au tour de l'officier de reculer en pâlissant.

—Oui, balbutia-t-il, sans pouvoir articuler aucune autre parole.

Il y eut un instant de silence. Tous deux étaient interdits et leurs traits altérés réfléchissaient le combat qui se livrait dans leur âme.

A la fin, le docteur, avec un accent qui attestait son émotion :

—Colonel, vous et moi, dit-il, portons un nom supposé. Vous et moi nous rentrons en Espagne après une longue absence, une absence de plus de seize ans. Une voix secrète m'avertit que nous sommes tous deux appelés par la Providence à nous unir pour atteindre le but. Je suis le docteur Herbin, qui êtes-vous ?

Le colonel poussa un cri.

—Vous ! le docteur Herbin ! Vous que je cherche depuis seize ans !

—Votre exclamation répond à ma question. Vous êtes le mari de la duchesse.

L'officier fit un signe de tête affirmatif.

Le docteur lui avait saisi la main et l'étreignait.

—Et Claudie ?

Le colonel avait prononcé ces deux mots en balbutiant. Sa voix tremblante accusait l'agitation intérieure qui le dominait.

Le docteur pâlit affreusement.

—Colonel, dit-il, après une hésitation, vous devez vous armer de courage. La Providence, tout en veillant sur nous, a voulu nous soumettre à de cruelles épreuves. Le jour où la duchesse m'a remis, quelques instants avant sa mort, les papiers qui contiennent ses dernières volontés et que j'ai confiés au desservant de la chapelle de Balboa, le père Anselme, ce même jour, votre fille, ma femme et mon fils ont été enlevés et peut-être assassinés. Les auteurs de ce triple crime sont évidemment les mêmes que ceux qui ont empoisonné dona Térésa de Balboa.

Le colonel eut un cri de douleur. Puis, tous deux se turent.

Des larmes roulaient sur leurs joues et dans leur regard se peignait une angoisse navrante.

Lorsqu'ils furent parvenus à s'arracher à leurs réflexions, ils convinrent de se rendre à Balboa par le train qui partait dans une heure. Le docteur enferma sa précieuse cassette dans sa valise et serrant avec une nouvelle effusion la main de son compagnon :

—Maintenant que Dieu nous a rapprochés, nos

ennemis et les bourreaux de la duchesse ne peuvent tarder à tomber en notre pouvoir.

Le colonel eut un profond soupir.

—Malheureusement, dit-il, nos adversaires sont puissants et dans ce monde on ne triomphe souvent de la force et de la fourberie qu'avec l'aide de l'argent.

—Je suis immensément riche, dit le docteur.

#### IV.—LE MANUSCRIT DE DONA TÉRÉSÀ

A l'époque dont nous parlons, la ligne de Madrid à Irun n'avait pas encore d'embranchement sur la Biscaye. Les voyageurs étaient obligés de descendre à Pampelune et d'achever la route en diligence.

Le docteur et le colonel préférèrent acheter des chevaux. Ils arrivèrent ainsi plus rapidement aux environs de la Bidassoa. Sans quitter leurs montures, ils se dirigèrent vers la chapelle du château de Balboa.

Le père Anselme vivait encore. Quoiqu'il eût soixante-dix ans, il avait conservé toute sa vigueur. Le régime d'anachorète qu'il menait vigoureusement depuis un demi-siècle, donnant aux pauvres la meilleure part de son pain, n'avait pas altéré sa santé. Son front chauve, creusé de larges rides, son regard serein où brillait le calme d'une conscience sans reproches lui donnaient un aspect vénérable.

Aux premières paroles que prononcèrent les deux visiteurs, le pieux vieillard les attira sur son cœur.

—Grâces soient rendues au Seigneur qui vous amène ici, don Carlos et don Miguel, dit-il en essayant ses larmes. Il y a plus de seize ans que je prie le Ciel pour vous ! Béniesoit la Providence qui m'a exaucé !

Tous trois entrèrent dans la chapelle et prièrent avec ferveur.

Le père Anselme conduisit alors le docteur et le colonel à la tombe de la duchesse qui reposait à quelque distance de la chapelle. Ils s'y agenouillèrent et restèrent longtemps absorbés dans leurs prières.

Ils allèrent ensuite dans l'ermitage prendre une collation. Ce repas achevé le religieux s'arma d'une barre de fer et se rendit, accompagné des visiteurs, dans le petit cimetière, où il leur montra une pierre tombale couverte de mousse.

—C'est là, dit-il, que j'ai caché le manuscrit de la duchesse.

Ils soulevèrent la pierre à l'aide du levier. Tous trois poussèrent un cri de joie lorsqu'ils aperçurent dans la cavité une boîte en fer. Ils la dégagèrent de la terre où le tassement de la pierre l'avait enfouie, et le père Anselme se mit à genoux pour l'ouvrir.

—Voilà, dit-il en retirant du coffret une liasse de papiers jaunés, tout ce qu'il vous faut pour confondre l'orgueil et le crime.

Le docteur prit respectueusement les papiers et les regarda longtemps avec une attention muette :

—Hélas ! dit-il, que d'événements se sont passés depuis que je vous ai déposés là, pages sacrées et vengeresse échappées à la destruction. Mais que vaudra aujourd'hui votre témoignage après un si long silence ? Et quel recours nous reste-t-il contre tant d'années d'impunité et d'oubli ?

Tous trois reprirent le chemin de l'ermitage. Ils s'assirent à la petite table de bois qui composait avec quelques escabelles et un crucifix, tout le mobilier du pieux anachorète.

Le docteur défit les cordons de la liasse. C'était un manuscrit dont toutes les pages étaient de la même écriture fine, allongée, trahissant une main de femme. A certains passages, les lignes étaient presque effacées et il était facile de voir que c'étaient les larmes qui avaient fait disparaître les caractères.

—Pauvre femme, dit le religieux. Son cœur s'est épanché dans ces pages. Malgré tant de vertu, elle n'a pas trouvé grâce devant ses bourreaux.

La nuit était venue. Le père Anselme alluma une chandelle de résine. A cette lueur rappelant la veillée que l'on fait auprès d'un mort dans les misérables huttes de la montagne espagnole, le docteur, d'une voix entrecoupée souvent par des sanglots, lut lentement ce qui suit :

—Ma fille, si ces confidences d'une mourante

arrivent jusqu'à toi, puissent-elles te faire rendre justice à la mémoire de ta mère. Je te laisse peut-être seule aux mains d'hommes méchants et peut-être ont-ils réussi jusqu'à ce jour à te cacher la vérité. Ces pages te l'apprendront et, s'il en est temps encore, elles te viendront en aide pour châtier les coupables, si tu es victime de leur vengeance comme je l'ai été moi-même.

—Je suis née au château de Balboa, qui porte le nom de nos aïeux. A cinq ans, je perdis ma mère, et, de tous les maux qui ont accablé ma triste existence, celui-là fut le plus grand, car il me priva de bonne heure du seul soutien que Dieu m'eût donné sur la terre.

—Pauvre mère ! Que de fois, dans mon affliction, je t'ai évoquée ! Que de fois je t'ai demandé d'intercéder auprès de Dieu et d'obtenir pour ton enfant sa sainte miséricorde !

—Mon père, lassé des luttes stériles de la politique, pris de dégoût pour les hommes dont la fausseté le révoltait, s'était retiré dans son domaine des Pyrénées. Il partageait son temps entre l'étude et la chasse, s'occupant peu de ce qui l'entourait et, quoiqu'il m'aimât, ne me parlait guère. Mon enfance fut triste et sans caresses.

—A sept ans, je fus envoyée en France, au couvent. J'y restai jusqu'à ma quinzième année. Je ne voyais mon père que très rarement, et à chacune des visites qu'il me faisait, je le trouvais plus sombre et plus taciturne.

—Un jour il me dit que j'étais riche, que j'avais un nom illustre et que je ne pouvais demeurer ensevelie dans ce couvent qu'il appelait un tombeau. Il me parla de son frère Alexandre qui était beaucoup plus jeune que lui et habitait Madrid. Il m'annonça enfin que j'allais partir pour la capitale espagnole.

—J'y passai deux ans avec lui ; mais je voyais qu'il se sacrifiait à moi ; l'ennui envahissait tous ses instants. Il ne voulut pas prolonger ce supplice et j'insistai pour hâter notre retour dans les Pyrénées. Pour la première fois de sa vie il m'embrassa.

—Tu es trop jeune, me dit-il, pour t'enfermer dans cette solitude.

—Je n'eus pas de peine à le convaincre ; et nous quittâmes Madrid le lendemain.

—Quatre années s'écoulèrent alors. Années monotones, sans incidents, sans désirs, mais aussi sans chagrins. J'aimais cette tranquillité et je ne souhaitais qu'une seule chose : c'était qu'elle durât toujours. Mon cœur, affranchi du tumulte des plaisirs mondains, s'était créé en lui-même des joies paisibles. Les devoirs pieux, l'amour filial, la charité le remplissaient tout entier.

—Un jour, comme je venais d'avoir vingt-et-un ans, on m'apprit qu'un habitant de la montagne, attaqué par un ours, avait été blessé grièvement.

—La charité n'était pas seulement, à mes yeux, un devoir dicté par la religion, j'y trouvais un bonheur, et j'étais chagrine toutes les fois que je manquais une occasion de faire le bien.

—Je courus à la cabane que l'on m'avait indiquée. J'y vis un homme étendu sur un grabat, les vêtements ensanglantés, le visage labouré par les griffes de son terrible agresseur. Près de lui pleuraient une femme et deux enfants en bas âge.

—A son chevet était assis un jeune homme dont la beauté me frappa. Il était vêtu d'une jaquette de gros drap, d'un gilet et d'un pantalon en poil de chèvre. Il portait en outre un ceinturon auquel était attachée une gibecière. Un fusil à deux coups, appuyé contre sa chaise et un chien couché à ses pieds, indiquaient qu'il venait de chasser.

—En me voyant, il se leva et se découvrit respectueusement.

—Je n'avais jamais vu ce jeune homme, qui n'était pas évidemment de la contrée dont je connaissais tous les habitants. La femme du blessé m'apprit, en me reconduisant, qu'il était espagnol et demeurait dans une petite commune des Pyrénées françaises.

—Je renouvelai chaque jour ma visite à la cabane. J'y rencontrai plusieurs fois l'inconnu.

—Un soir, j'y trouvai un ours étendu devant le lit, et comme je me reculais avec épouvante :

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 juillet 1888

## PAULINE

## DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXIII

**U**ES circonstances ! mes futurs compagnons de route se sont vilainement conduits avec moi. Après avoir touché de fortes avances ils m'ont abandonné, juste la veille du jour où nous devions prendre la mer, ce sont des coquins sans conscience, dont je signale la conduite à votre indignation légitime.

—Je ne vous crois pas ! vous mentez !...

—Madame la marquise, le mot est dur : je ne méritais point de l'entendre...

—Eh ! si véritablement vous aviez eu l'intention de vous expatrier, rien ne vous empêchait de le faire...

—Rien ne m'en empêchait ! grand Dieu, que dites-vous ! pouvais-je m'embarquer sans compagnons ?...

—Ne pouviez-vous en chercher d'autres ?...

—Impossible !...

—Pourquoi ?...

—D'abord, les aventuriers hardis, tels qu'il me les fallait pour mon expédition hasardeuse, ne sont point gens faciles à trouver... ensuite les avances faites à mes premiers drôles avaient singulièrement allégé ma bourse... En un mot l'argent me manquait...

—Venez-vous ici pour m'extorquer de nouvelles sommes ? demanda Pauline ; en ce cas, tuez-moi et faites de l'or avec mon sang, car, vivante, je ne puis ajouter ni une pièce d'or, ni un écu, à ce que vous avez reçu déjà...

—De grâce, rassurez-vous, marquise ! qui songe à vous parler d'argent ?... Dans tous les cas, ce n'est pas moi...

—Alors, que cherchez-vous dans cette maison ? quelle impudente audace vous en a fait franchir le seuil ?...

—Ne vous l'ai-je pas dit, tout à l'heure ? mes plus chers intérêts d'avenir dépendent de l'entretien qui commence.

—C'est vrai... balbutia Pauline, vous avez parlé de vos intérêts... Alors, je suis perdue ! n'ai-je pas été toute ma vie sacrifiée à votre égoïsme ! vous revenez aujourd'hui trouver votre victime, c'est pour lui porter le dernier coup !... allons frappez, monsieur !... j'attends...

Lascars fit un mouvement d'impatience.

—Foi de gentilhomme, dit-il ensuite, il est pénible d'être si mal jugé ! bien loin de songer à vous perdre, je vous apporte la certitude du salut... Si j'étais mort, n'est-il pas vrai, vous n'auriez plus rien à craindre de moi ?...

—Allez-vous me faire la proposition de mourir pour me rassurer ? demanda Pauline avec une méprisante ironie.

—Non, certes, répliqua Lascars, mais je puis vous offrir une garantie de repos non moins complète, non moins sérieuse, que celle que vous donnerait ma mort...

—Une garantie de repos !... répondit la jeune femme, espérez vous que je vous crois !

—Vous ne me croyez pas encore, je le sais, mais tout à l'heure, bon gré, mal gré, il faudra bien que vous soyez convaincue, car l'évidence deviendra pour vous lumineuse autant que les rayons du soleil...

Pauline ne répondit rien, mais elle fit un geste qui signifiait clairement :

—Parlez !

—Madame la marquise, poursuivit Roland, vous savez qui je suis ?...

—Si je le sais ! balbutia Pauline en levant les yeux vers le ciel, il le demande ! Je ne le sais que trop ! vous êtes le plus vil, le plus criminel, le plus infâme de tous les hommes !

—Oh ! n'équivoquons pas, s'il vous plaît ! in-

terrompit le misérable d'un ton presque gai, c'est au baron de Lascars, je le suppose, que s'appliquent ces épithètes un peu vives, et le baron de Lascars n'est point en cause ici, puisqu'il est mort à Aix-la-Chapelle, vous le savez aussi bien que moi !... paix à son âme, et n'en parlons plus ! Il s'agit présentement de moi, c'est-à-dire du vicomte de Cavaroc, gentilhomme irréprochable, dont la noblesse ne le cède en rien à celle du roi de France lui-même, et dont le passé sans tache défie les investigations les plus clairvoyantes... Or, je suis le vicomte de Cavaroc... tout le Paris aristocratique me connaît et m'accepte sous ce nom... je me trouve bien dans la peau de cet estimable seigneur, et, s'il vous plaît, j'y resterai donc, quand je dirai : *Cavaroc*, faites en sorte de ne pas entendre : *Lascars* !...

XXXIV

Roland garda le silence pendant une seconde. Pauline l'avait entendu sans le comprendre, et elle se demandait avec une angoisse indicible :

—Où cet homme veut-il en venir ?... Quelle infamie nouvelle médite son esprit ténébreux ?... Quel nouveau malheur va-t-il déchaîner sur moi, après tant de honte subie et tant de souffrances endurées ?

Lascars, au lieu de continuer l'entretien sans interruption, s'éloigna tout à coup de madame d'Hérouville et se dirigea sur la pointe du pied vers l'une des portes du salon. Là il s'arrêta, parut écouter attentivement, et revint auprès de Pauline avec les mêmes précautions.

—Je ne me trompais pas, chère marquise, reprit-il en mettant une sourdine à sa voix déjà très-basse, il y a quelqu'un derrière cette porte, on nous épie. Or, il importe beaucoup, pour vous et pour moi-même, que personne ne puisse entendre ce que je vais vous dire, et ce que vous allez me répondre ; donc, n'oubliez pas ma recommandation de tout à l'heure. Veillez avec soin sur vos émotions, et, comme l'esprit féminin est enclin généralement à la contradiction et à l'ergotage, si vous éprouvez le besoin impérieux de discuter avec moi, discutez du moins sans bruit. Vous le voyez, je vous donne l'exemple. Vous ferez sagement de le suivre... Etes-vous disposée à la prudence ?

Pauline ne répondit pas.

—Je regarde votre mutisme comme un acquiescement, poursuivit Lascars. En conséquence j'irai droit au but. Je prendrai, comme on dit vulgairement, le taureau par les cornes ! Ni circonlocutions, ni périphrases ! Voici le fait : Je songe à me marier.

Madame d'Hérouville fit un geste de stupeur.

—Cela vous étonne ? demanda Lascars en souriant.

—De votre part, rien ne peut m'étonner... répliqua Pauline. Une telle résolution, cependant, est bien étrange, convenez-en.

—Pourquoi donc cela, s'il vous plaît ?

—Oubliez-vous... commença la marquise.

—Que je suis marié... n'est-il pas vrai ? acheva Roland, et que ma première femme existe ?...

Mais il me semble que, si ma mémoire est mauvaise à cet égard, la vôtre n'a point été sans reproches... Qu'en dites-vous, chère marquise ? Ne sommes-nous pas à deux de jeu !...

—Je repousse avec indignation tout parallèle entre vous et moi !... répliqua vivement Pauline ; il n'existe aucune faute dans mon passé, pas même une imprudence, puisque je me croyais libre par votre mort, et que les preuves de mon veuvage, preuves irrécusables en apparence, se trouvaient en mes mains.

—Oui, sans doute, reprit Lascars, mais malheureusement pour vous, erreur ne fait pas compte, et ma situation est de tout point préférable à la vôtre, car en ma qualité de vicomte de Cavaroc, je suis un inattaquable célibataire... rien ne m'empêche donc de marcher à l'autel avec toute assurance, et mon mariage sera pour votre avenir une garantie complète de tranquillité, puisqu'après avoir donné mon nom, ou plutôt mon pseudonyme, à une femme, je ne pourrai laisser soupçonner notre secret à âme qui vive sans me perdre en même temps que vous. Comprenez-vous cela, marquise ?...

—Je comprends qu'un crime nouveau vous

fermerait la bouche sur les crimes accomplis jadis...

—Appelez les choses comme vous voudrez... je ne discuterai pas vos expressions quelles qu'elles soient. Ce qu'il vous importe d'obtenir, c'est la garantie d'un silence éternel, d'une inviolable discrétion. Or je le répète, mon mariage vous offre cette garantie aussi complète que vous la donnerait ma mort.

—Je ne rachèterais ni mon repos, ni même ma vie au prix d'une action honteuse dont il faudrait accepter la solidarité !... répondit madame d'Hérouville. Entre vous et moi, aucun lien n'existe ! je n'ai pas plus de comptes à vous demander que je n'ai de comptes à vous rendre. Agissez donc à votre guise, vous en êtes le maître... Mais pourquoi, mais dans quel but, venez-vous faire de moi la confidente de vos projets, quels qu'ils soient ? Voilà ce que je ne puis deviner... voilà ce que je ne saurais comprendre !...

—Pourquoi je vous parle de mes projets, chère marquise ? reprit Lascars d'un ton dégagé ; eh ! mon Dieu ! pour la meilleure de toutes les raisons. Ces projets ne peuvent réussir qu'à une condition, c'est que vous deviendrez mon alliée, ou tout au moins que vous ne vous tournerez point contre moi...

Pauline fit un geste d'indignation, et ce ne fut pas sans effort qu'elle parvint à comprimer un cri de colère montant de sa gorge à ses lèvres.

—Vous avez espéré cela ? balbutia-t-elle d'une voix sourde.

—Parfaitement.

—Eh bien ! monsieur, vous vous êtes trompé. Non, cent fois non, je ne serai pas avec vous...

—Serez-vous contre moi ?

—Contre vous, s'il le faut.

—Peut-être la neutralité me suffira-t-elle.

—Neutralité, dans votre bouche, signifie complicité... Moi votre complice !... Jamais !... Et d'ailleurs, à quoi bon d'inutiles paroles ? Quand bien même j'accepterais lâchement le rôle honteux que vous me destinez, je ne pourrais vous servir en rien...

—Ceci, chère marquise, est une immense erreur ! Pour vous le prouver, il me suffira de prononcer le nom de la jeune fille à qui je me propose d'offrir le titre de vicomtesse de Cavaroc.

—Ce nom, je ne veux pas le savoir, répliqua vivement Pauline.

—Et moi, je tiens à vous l'apprendre.

—A quoi bon ?... Cette jeune fille m'est inconnue, sans doute...

—Inconnue ! allons donc ! vous la quittez à peine ! C'est mademoiselle d'Hérouville, votre belle-sœur de fantaisie.

Pauline, en entendant ces paroles, devint à tel point livide que le fard étendu sur ses joues pour cacher sa pâleur, prit l'étrange aspect de taches sanglantes souillant une neige immaculée.

Elle recula de deux ou trois pas, sans même en avoir conscience, et ses lèvres balbutièrent :

—Mathilde ! c'est Mathilde !...

—Mademoiselle d'Hérouville est jeune et jolie, reprit Roland avec un impudent aplomb, elle a de la naissance, et de plus elle doit apporter à son futur époux je ne sais combien de millions en dot, ce qui ne gêne rien. Bref, c'est un parti tout à fait sortable, n'est-ce pas votre avis comme le mien ?...

Le visage de Pauline se décomposa de plus en plus et prit une effrayante expression ; en même temps un éclat de rire nerveux, saccadé, semblable au rire convulsif de la folie, vint aux lèvres de la jeune femme et secoua tout son corps.

—Il paraît, ma chère marquise, que vous trouvez la chose plaisante ! dit Lascars d'un ton sardonique.

Le rire dont nous venons de parler s'éteignit aussitôt sur la bouche pâle de Pauline, qui murmura dédaigneusement :

—Décidément je commence à croire que j'avais tort de vous craindre... Vous n'êtes plus dangereux, car vous êtes insensé !

—Tout homme a sa folie, je le sais, répliqua le baron, seulement les rêves de la mienne se réaliseront, je le jure.

La marquise haussa les épaules.

—Votre raison étant égarée, reprit-elle ensuite, vous m'inspirerez désormais plus de pitié que d'effroi, et je veux bien, pour en finir vite, discuter

avec vous comme si vous aviez la libre jouissance de vos facultés mentales. Dites-moi donc comment il se fait que vous puissiez admettre un instant la possibilité d'un mariage entre vous et la sœur du marquis Tancredi d'Hérouville ?

—Eh ! mordieu !... je ne vois pas trop de quel côté serait la mésalliance, répondit Roland ; la lignée d'où je sors est dix fois séculaire. Les Cavaroc sont d'aussi bonne noblesse que tous les ducs et pairs du royaume... Leur nom brille aux plus belles pages de l'histoire de France, et leur blason glorieux peut s'accoler fièrement à celui des d'Hérouville.

Après avoir dit ce qui précède avec un calme parfait, et avec l'apparence de la bonne foi la plus complète, Lascars continua :

—Je sais, il est vrai, qu'entre les fortunes la différence est grande, puisque je possède un médiocre patrimoine, et que Mathilde sera millionnaire, mais ceci n'a point d'importance à mes yeux... Nous vivons dans un siècle où, grâce au ciel, les écus sont comptés pour peu de chose lorsqu'il s'agit d'alliance entre gens de bonne maison.

—Malheureux !... interrompit Pauline, osez-vous bien parler comme si vous étiez réellement le vicomte de Cavaroc !

—Ma chère enfant, répliqua Roland, tâchez donc de vous souvenir que si le baron de Lascars existe encore, vous êtes sa femme et que par conséquent, votre second mariage est nul !... Par égard pour M. d'Hérouville, acceptez donc de bonne grâce le Cavaroc libérateur qui vous fait veuve et qui vous laisse votre couronne de marquise !... Que diable ! ne croirait-on pas qu'on vous demande là un bien grand effort !...

Pauline baissa la tête sans répondre. Lascars poursuivit :

—Depuis ma plus tendre jeunesse, les situations originales ont eu pour moi beaucoup de charmes. J'en trouve une, ici, fort curieuse. Il me semble piquant d'être votre beau-frère, et je le serai, soyez-en sûre.

—Vous ignorez, murmura la jeune femme, que la main de Mathilde est promise... M. d'Hérouville a donné sa parole au comte de Rieux.

—Il la lui reprendra, voi à tout !... J'étais instruit de ce beau projet, et vous voyez que je m'en préoccupe médiocrement.

—Le marquis n'a qu'une parole : ce qu'il a promis, il le tient.

—Les promesses n'engagent que lorsqu'elles s'adressent à des vivants ; or, pour peu que la nécessité m'y pousse, je tuerais le mieux du monde mon rival importun... De ce côté, par conséquent, nul obstacle...

—Un assassinat ! balbutia Pauline avec épouvante.

—Allons donc ! pour qui me prenez-vous ?... Il s'agit d'un duel, marquise ! Seulement, je suis d'une jolie force, et je tiens à coup sûr, au bout de mon épée la vie de l'imprudent qui me gêne.

—Mathilde aime M. de Rieux.

—Je n'en crois pas un mot. A l'âge de mademoiselle d'Hérouville, toute jeune fille jette son cœur à la tête du premier gentilhomme qui lui fait la cour. Mathilde se persuade aujourd'hui qu'elle est éprise du comte, demain, elle ne s'en souviendra guère, mon tour arrivera, et, s'il n'arrive qu'un peu plus tard, que m'importe ? Les plus vivaces amours, m'a-t-on dit, et je le crois, sont justement celles qui naissent après le mariage ! Je ne suis d'ailleurs, vous le savez, ni sentimental ni romanesque. Je vois dans l'union projetée une excellente affaire.

Un silence de quelques secondes suivit ces derniers mots. Ce silence fut rompu par Pauline.

—Enfin, monsieur, demanda-t-elle, qu'attendez-vous de moi ?...

Lascars sourit.

—Cette question, répondit-il, me prouve que vous devenez raisonnable. J'étais certain d'avance de ce résultat et je vous en félicite sincèrement. Ce que j'attends de vous est bien simple. Je vous ai été présenté à Paris par madame la marquise de Langeac, ce qui m'autorise à me présenter moi-même chez vous... Consentez à me recevoir ici, cérémonieusement d'abord, puis d'une façon de plus en plus familière, qui deviendra bientôt intime. Je ne vous demande pas autre chose, et je me charge de tout le reste. La

conquête de M. d'Hérouville sera bientôt faite, et c'est lui-même, peut-être, qui m'offrira sa sœur.

## XXXV

Pauline fit sur elle-même un effort héroïque pour demeurer calme, ou tout au moins pour rester maîtresse d'elle-même. Elle y parvint, et ce fut d'une voix presque ferme qu'elle répondit à Lascars :

—Ainsi donc, vous comptez sur moi pour vous ouvrir les portes de cette maison et pour vous faire admettre dans l'intimité de M. d'Hérouville et de sa sœur ?

—Oui, chère marquise, je compte sur vous et j'attends de votre bouche l'assurance immédiate que cet espoir est bien fondé.

—M. de Lascars, dit alors Pauline avec une dignité glaciale, depuis le jour fatal où ma mauvaise étoile m'a jeté sur votre chemin pour la première fois, j'ai bien souffert par vous, et vous m'avez infligé beaucoup d'humiliations, beaucoup de tortures, beaucoup d'insultes ! eh bien ! je vous le jure sur mon âme, toutes ces insultes pâlissent et s'effacent à côté de celle que vous me faites subir aujourd'hui... Jusqu'à cette heure, vous n'aviez fait de moi que votre victime, maintenant vous voulez me rendre votre égale et m'abaisser à votre niveau ! C'est trop d'infamie, c'est trop d'outrage !... Je me révolte, à la fin, et, quelles que doivent être les conséquences de mon refus, je les accepte et je vous chasse !

Lascars manquait de sens moral d'une façon si complète, que véritablement il avait échafaudé tout l'édifice de ses projets sur l'appui de la jeune femme. En entendant la résolution de Pauline nettement et énergiquement formulée, il ressentit une profonde déception, il pâlit de colère, mais son empire sur lui-même était absolu et, au lieu d'éclater, il contraignit ses lèvres à sourire.

—Je ne veux pas prendre vos paroles au sérieux, madame la marquise, dit-il ensuite, car elles constituerait une déclaration de guerre, et je ne suis point votre ennemi.

—Vous n'êtes pas mon ennemi, grand Dieu ! balbutia Mme d'Hérouville, qu'êtes-vous donc ?

—Votre ami dévoué, si vous voulez m'accepter comme tel, et si mieux, éclairée par la réflexion, vous acceptez des propositions qui vous sauvent... Pauline fit un geste de dégoût.

—Encore ! murmura-t-elle. Ah ! monsieur, accordez-moi du moins la grâce de m'honorer de votre haine ! votre amitié me ferait horreur.

—Ainsi, madame, pour la dernière fois, vous refusez ?

—Regardez moi donc bien en face, monsieur de Lascars, et vous n'oserez pas répéter cette question !

—Prenez garde, madame ! prenez garde ! s'écria le baron dont le visage offrit une expression terrible.

—Je suis prête à tout, même à la mort, répliqua Pauline, j'attends vos vengeances de pied ferme, et vous voyez que je n'ai pas peur !

Roland ne put réprimer un mouvement de rage et sa main droite se porta sur la garde de son épée. Pendant une seconde la marquise put croire que l'infâme gentilhomme allait devenir son assassin... Elle recommanda son âme à Dieu, elle donna une pensée suprême à ses deux enfants, puis à Tancredi, et elle courba silencieusement la tête. Une velléité meurtrière venait en effet de traverser l'esprit de Lascars, mais elle avait disparu presque aussitôt.

—A quoi bon ? s'était dit le misérable, le sang répandu ne me conduirait pas à mon but.

Il s'éloigna de Pauline et fit rapidement quelques tours dans le salon. Quand il s'arrêta de nouveau en face de la jeune femme, son visage était redevenu calme et le sourire qui se jouait sur ses lèvres n'exprimait plus rien de cruel.

—En vérité, madame la marquise, murmura-t-il avec une sorte d'enjouement contraint, je ne suis point heureux dans mes entrevues avec vous, je croyais remplir aujourd'hui le rôle d'un messager de paix et de bonnes nouvelles... je m'étais étrangement trompé, et votre accueil me cause un étonnement douloureux... Quoi qu'il en soit, je veux avoir pour vous plus de pitié que vous n'en avez vous-même... je refuse de vous con-

damner sans appel... je vous laisse le temps de réfléchir et de revenir au bon sens.

—Ma résolution ne peut changer ! murmura fièrement Pauline. Votre menteuse compassion sera donc inutile !...

—Qui sait, madame ? répliqua Roland, en ce bas monde, tout change ! les volontés des femmes et les destinées des empires ne sont point immuables ! M. d'Hérouville est parti ce matin pour Paris, et je sais de source certaine qu'à moins d'événements imprévus, il n'en reviendra que le troisième jour après celui-ci... je vous accorde la journée d'aujourd'hui et celle de demain. Si vous réfléchissez sérieusement, comme je l'espère, et si la réflexion vient vous éclairer, un signal convenu suffira pour m'en instruire. Je connais la place qu'occupent dans la façade du château les fenêtres de votre chambre à coucher... Deux bougies placées la nuit, côte à côte, sur le rebord de l'une des fenêtres m'apprendront ce que j'ai besoin de savoir... Si, au contraire, il est grand jour lorsque vous vous déciderez à m'indiquer votre soumission, laissez flotter au dehors de la fenêtre, ne fût-ce que pendant quelques minutes, un des rideaux de lampas bleu. Des yeux attentifs armés d'un puissant télescope exercez une surveillance incessante, et lorsque j'aurai la certitude de votre acquiescement, le vicomte de Cavaroc viendra sans perdre une minute vous prier de le présenter au marquis d'Hérouville.

Pauline ne répondit pas. C'est à peine si elle parut avoir entendu. La malheureuse femme, immobile, sans regard et sans voix, ressemblait moins à une vivante qu'à une morte ou à une statue. Lascars continua :

—Gravez bien dans votre mémoire, je vous prie, le double signal que je viens d'avoir l'honneur de vous indiquer, la nuit, deux bougies... le jour, un rideau, c'est d'une simplicité primitive, un enfant s'en souviendrait. Et surtout, madame la marquise, ne laissez point écouler le délai fatal ! Jusqu'à demain soir, à minuit, vous êtes maîtresse de l'avenir, mais plus tard, il sera trop tard... Au revoir maintenant, chère Pauline, je vous demande la permission d'ajouter : à bientôt !

Lascars avait dit son dernier mot. Il salua respectueusement celle qu'il venait de torturer... il pirouetta sur ses talons rouges d'une façon toute gracieuse, et sortit du salon dont il referma la porte derrière lui. Dans l'antichambre se trouvait Gertrude ; la physionomie pointue et mobile de la dangereuse créature exprimait le plus vif mécontentement. La cause de ce mécontentement était légitime (du moins au point de vue de la soubrette), et déjà nos lecteurs l'ont devinée sans doute. Gertrude avait en vain appuyé son oreille contre les panneaux de la porte et contre la serrure. Grâce aux précautions de Lascars et à la prudence recommandée par lui à Pauline, aucun son distinct, aucune parole nettement prononcée, n'avaient frappé l'oreille de la camériste, dont la curiosité fiévreuse restait inassouvie. En face de ce résultat négatif, la colère de la fille d'Eve nous semble facile à comprendre ? Lascars sans prononcer une parole, prit mademoiselle Gertrude par le coude et l'entraîna dans la pièce voisine. Là il fit halte et dit d'une voix caressante :

—Vous aimez les belles pièces d'or toutes neuves, n'est-il pas vrai, ma jolie fille ?

Nos lecteurs savent déjà que Gertrude était laide. Cette épithète de *jolie fille*, dans la bouche d'un beau gentilhomme, ne pouvait que la flatter outre mesure, et c'est en effet ce qui ne manqua point d'arriver.

—J'aime les pièces d'or assurément ! répondit-elle avec une minauderie prétentieuse. C'est un goût répandu... je le partage avec tout le monde... Est-ce que vous voulez m'en offrir ?

—Je vous offre une fortune.

—Plaisantez-vous ?

—Non, parole d'honneur ! je dis la vérité.

—Qu'est-ce que vous appelez une fortune ?

—Cinq cent louis.

—Peste !... ce n'est pas de refus !... la somme est assez ronde, en effet.

—Ainsi, vous acceptez ?

—Et plutôt dix fois qu'une... Mais cette fortune si libéralement offerte, il me reste à la gagner, je suppose.